

**Pierre Béhel**

# **Le temps perdu**

**ne l'est pas pour tout le monde**

***Nouvelles***

## **L e t e m p s   p e r d u**

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web, où vous pourrez également dialoguer entre fans et vous tenir informé de l'actualité de l'auteur.

<http://www.pierrebehel.com>

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

L'auteur concède à chaque lecteur une licence d'utilisation Creative Commons «by-nc-nd» (Paternité – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification) sur le présent ouvrage. Chaque lecteur peut donc copier et distribuer le présent ouvrage autant qu'il le souhaite sous réserve d'en conserver l'intégrité, notamment les revendications de propriété intellectuelle, et de ne pas en tirer profit. Les travaux dérivés sont interdits. Par exception, les traductions sont autorisées sous réserve qu'elles bénéficient de la même licence que l'original, que la propriété intellectuelle de Pierre Béhel soit préservée, que le ou les auteur(s) de la traduction mentionne(nt) son/leurs nom(s) sur l'ouvrage en plus de celui de Pierre Béhel et qu'une version électronique de la traduction parvienne à Pierre Béhel au format OpenDocument (ISO 26300).

Toutes les utilisations ou commercialisations du présent ouvrage ne respectant pas la licence ci-dessus constituent des contrefaçons, sauf autorisation spécifique de l'auteur.

## **L e t e m p s   p e r d u**

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

# Le temps perdu

# Avant Propos

Cette série de nouvelles sur le thème désormais classique du voyage dans le temps, a débuté par la conjonction de plusieurs événements.

Tout d'abord, une série de discussions avec des amis dont les grandes idées se retrouvent dans la première nouvelle de ce recueil : « *vacances plagiées* ». D'autres échanges, d'autres soirées, plus ou moins arrosées, m'ont également inspiré d'autres nouvelles. C'est ainsi qu'une de mes amies se disant qu'il serait bien de pouvoir remonter le temps pour se rencontrer enfant est à l'origine de « *Châtiment et crime* ». Un autre se demandant jusqu'où l'interdiction et le contrôle de la pornographie pourrait aller me fournit le but du héros de « *Pornoclastie* » (le reste de la trame de l'histoire me revient cependant à chaque fois). La chanson « Attila le Hun » de Hervé Christiani m'a inspiré la nouvelle éponyme (merci à la webradio Bide & Musique).

D'autre part, l'opportunité d'écrire « *vacances plagiées* » m'a été donnée par un concours organisé par la chaîne de télévision publique européenne Arte, le règlement précisant d'une part le thème général, celui des vacances, et d'autre part le volume maximum. Enfin, trois expressions devaient apparaître : "chapeau de paille", "carlingue" et "caramel mou". D'où leur présence dans le texte, même si cela peut paraître étrange... Le jury de Arte n'a pas été séduit (ce type de nouvelle policière et de science fiction n'était probablement pas ce qu'il

## Le temps perdu

recherchait) mais d'autres l'ont été (comme l'a montré sa diffusion sur Internet), c'est le principal.

Enfin, j'ai eu envie d'écrire d'autres nouvelles liées à cette machine à remonter le temps en prenant toujours le soin d'être « à contretemps » des récits faits par mes valeureux et prestigieux prédécesseurs, notamment Herbert George Wells (*La machine à explorer le temps*), René Barjavel (*Le voyageur imprudent*) et Isaac Asimov (*La fin de l'Eternité*).

Les nouvelles ci-après ont toutes été publiées sur Internet, d'une part sur une liste de diffusion, d'autre part sur mon site web, <http://www.pierrebehel.com>, où l'on peut trouver l'essentiel de ce que j'ai écrit.

Les textes sont présentés ici dans un ordre chronologique d'écriture. « *Vacances plagiées* » est donc en premier mais son style et son contexte sont assez différents des autres nouvelles de ce recueil. Toutes sont indépendantes les unes des autres mais respectent, à cette exception près, une certaine cohérence. Des éléments sont donc plus détaillés dans les premières histoires et sont sensés être connus dans les suivantes, même s'ils sont brièvement rappelés, par exemple l'existence du chronokine et de sa forme de montre, élément commun à plusieurs nouvelles.

Il y a une exception au respect de cet ordre d'écriture: « *Anticipation intellectuelle* ». Je l'ai écrite après « *La vraie mort de Sherlock Holmes* » et avant « *Arguments d'autorités* ». Mais cette nouvelle ayant introduit une rupture technologique qui ne serait plus utilisée dans les autres histoires, j'ai préféré la basculer en fin de recueil pour une meilleure cohérence générale.

## **L e t e m p s   p e r d u**

Pour terminer, je vous dois sans doute une explication sur le titre de ce recueil. Ceux qui me connaissent savent mon aversion pour la littérature et, d'une manière générale, « l'art », des Grands Artistes Acclamés par la Seule Vraie Elite Qui Les Comprend (de Duras à Godard en passant par Buren). Bien que je considère que Proust était plutôt meilleur que la plupart de ceux-là, j'ai eu envie de me moquer de sa « recherche du temps perdu ». Il est évident que, lorsque l'on peut voyager dans le temps, celui-ci n'est jamais perdu.

Quoique...

Pierre Béhel

## Le temps perdu

# Vacances plagiées

## Chapitre 1

Le soleil montait sensiblement dans le ciel. Son chapeau de paille n'étant plus parfaitement ajusté pour lui couvrir le visage (et surtout les yeux), Alexandre de Broussouve le baissa un peu plus au point que le sommet du crâne n'était plus du tout protégé de l'astre du jour. Somnolant dans sa chaise longue, l'écrivain goûtait avec délectation l'air marin provenant du large. La plage n'était pas loin : juste au bout de la pelouse de la superbe mais discrète propriété acquise voici douze ans. Une haie assez haute et dense marquait la limite visible entre le terrain très privé et le domaine public littoral. Plus discrètement, mêlés aux branches pour des raisons d'esthétique, des barbelés et des grillages entrelacés assuraient une protection sans doute plus efficace.

Comme si tout cela ne suffisait pas –et Alexandre de Broussouve tenait à sa tranquillité– la propriété ne figurait dans aucun annuaire téléphonique et n'était accessible que par un vague chemin à peine goudronné de près de deux kilomètres ne desservant que quelques résidences secondaires éparpillées ça et là. Même son éditeur ignorait la localisation exacte de l'endroit, à Kermerlin. Tout juste savait-il que c'était quelque part sur la côte sud de la Bretagne que son meilleur poulain se reposait.

## Le temps perdu

La promotion de son dernier roman, « La mort d'Augustin », l'avait épuisé. L'ouvrage s'était révélé un des plus grands succès de librairie de tous les temps dans le pays. Depuis bientôt trente ans, le nom d'Alexandre de Broussouve sur une couverture était une garantie de succès. Mais, là, toutes les attentes avaient été dépassées. « Ce n'est pourtant pas mon meilleur roman » s'était, un jour, plaint l'auteur devant son éditeur, regrettant que le public ne soit meilleur juge et n'ait ainsi préféré des œuvres plus abouties et magnifiques comme « La mazurka de la Vierge Noire » ou « Le secret du flétan ».

Enfin, bon, quoiqu'il en soit, « La mort d'Augustin » était une affaire réglée qui ne concernait désormais plus que son éditeur et les divers commerçants, prestataires techniques, juristes et autres qui vivaient de l'œuvre d'Alexandre de Broussouve.

Celui-ci somnolait dans sa chaise longue mais ne dormait pas. Il aimait ces moments de repos conscients où le cerveau et l'âme pouvaient vaguer, poussés par les vents de l'inspiration. Et ceux-ci prenaient souvent les mêmes voies que les vents de la côte sud de la Bretagne aux odeurs iodées et qui stimulaient les rêveries de l'écrivain.

Dans quelques jours, il se mettrait sans doute, stimulé par les embruns et les promenades en mer sur son nouveau bateau, à écrire son nouveau roman. Pour l'instant, quelques idées lui traînaient en tête mais rien de bien précis. Et, après tout, il n'était pas rare qu'il note quelque part des idées de romans qui n'aboutissaient que plusieurs années après.

## **L e t e m p s   p e r d u**

Le téléphone mobile sonna dans la poche du gilet qui était posé sur l'herbe à côté de la chaise longue.

Alexandre de Broussouve fut tout d'abord prodigieusement agacé avant de réaliser que seule sa femme Ludivine possédait le numéro capable de le déranger ici, à Kermerlin. Pour que sa troisième épouse, âgée de presque vingt-cinq ans de moins que lui mais toujours séduite par son charisme et son talent comme au premier jour, il y a plus de sept ans, l'appelle, le motif devait être grave. L'écrivain ravala sa fureur. Il fut même saisi d'effroi. Enfin, il décrocha à la troisième sonnerie.

## Chapitre 2

« Alexandre de Broussouve ? Maître Gustave Podagre à l'appareil... »

« Quoi ? » hurla l'écrivain, lâchant en rage toute son angoisse. Comment son avocat, cette sangsue sans aucun goût littéraire, avait-il eu son numéro ?

« Je suis désolé de vous déranger durant vos vacances. Mais la situation est grave. Votre femme a accepté de me donner votre numéro lorsque je lui ai expliqué. »

« Soyez bref et convaincant. »

« Bien, bien. Eh bien... Vous souvenez-vous d'un certain Jean-Pierre Vailler ? »

« Oui, un crétin que j'ai employé il y a pas loin de dix ans comme secrétaire. Je l'ai jeté à la porte au bout de deux ans. »

« Eh bien, il y a huit ans, ce monsieur a publié un roman chez un tout petit éditeur qui est pratiquement la copie conforme de votre dernier roman. Or cet éditeur veut... »

« Foutre dieu ! » s'exclama Alexandre de Broussouve, ayant suffisamment d'éléments pour bien comprendre les tenants et les aboutissements possibles de tout cela. S'il ne payait pas une somme colossale rapidement, son nom serait sali, traîné dans la boue. Il pouvait dire adieu à sa fortune (ce genre d'affaire coûtait en elle-même fort cher), à son succès, aux honneurs et, pire que tout, à l'Académie où l'on murmurait déjà son nom depuis la mort d'un écrivain obséquieux

## Le temps perdu

qu'Alexandre de Broussouve détestait, enrageant par avance d'avoir probablement à rédiger son éloge. « Je vous rappelle » conclut son exclamation et Alexandre de Broussouve raccrocha.

Pour commencer, ses vacances étaient gâchées. Sans doute allait-il devoir rentrer précipitamment à Paris pour régler tout cela.

La sonnette de la porte d'entrée retentit dans toute la propriété. Alexandre de Broussouve, qui n'attendait évidemment aucune visite –et sa femme possédait sa propre clé– renonça à comprendre et alla ouvrir la porte de la grande maison traditionnelle donnant sur la route. Mais, sur le chemin, il ne put s'empêcher de saisir un paquet de caramels mous, de l'ouvrir et de se mettre à mastiquer l'une de ces confiseries. Il avait pris la détestable habitude de manger de ces sucreries dès qu'il sentait un énervement ou un stress. Son médecin lui avait déjà dit à plusieurs reprises de limiter sa consommation.

### **Chapitre 3**

« Alexandre de Broussouve ? »

L'homme qui se tenait devant la porte était totalement inconnu à l'écrivain. Il avait environ quarante ans, un air d'intellectuel voire de professeur Nimbus, des lunettes et il semblait très sérieux. L'auteur, encore sous le choc de toutes ses surprises sans doute, grogna d'une manière affirmative et fit signe au visiteur d'entrer puis de s'installer dans le salon. Il prit place dans un fauteuil en face, s'abstenant d'offrir une quelconque boisson.

« Je me nomme Michel Gravois. Vous avez déjà eu la communication téléphonique avec votre avocat, je pense ? »

Alexandre de Broussouve n'était pas homme à s'étonner mais, là, il ne put s'empêcher de rester bouche bée tout en agitant la tête de haut en bas avec un air parfaitement ridicule.

« Cette vilaine affaire va vous gâcher vos vacances. Dans une semaine, les journaux seront remplis de toute l'histoire avec de nombreux détails, y compris l'heure exacte de l'appel de votre avocat et la localisation précise de votre refuge secret. »

Le visiteur marqua une pause en souriant, jouissant du silence et de l'expression inqualifiable du célèbre écrivain. Il reprit alors ses explications.

« Je sais cela simplement parce que je l'ai lu. Et nous pouvons nous rendre mutuellement service. Je suis chercheur en physique et je travaille sur un projet secret : une machine à voyager dans le temps. Mais il se trouve

## Le temps perdu

que des fonctionnaires parisiens ont jugé mes travaux peu sérieux et m'ont coupé mes crédits. J'ai pu, grâce à quelques réserves, achever une première machine mais mon laboratoire n'a pas résisté à mes essais. J'ai fait un petit voyage dans le futur, à une dizaine de jours de maintenant, et un autre dans le passé, à une vingtaine d'années de... disons... distance. Pour prouver mes dires, regardez ceci... »

Il sortit alors de sa poche un article découpé avec bien peu de soin dans un grand quotidien national. Il était consacré à l'Affaire. Dans un coin, une date validant les dires du visiteur. L'auteur était en photo avec son avocat devant un palais de justice. Et il ne se souvenait pas de cette photo. Elle n'avait pas encore été prise. Le visiteur prit un briquet et réduisit en cendres l'article, laissant à peine le temps à l'écrivain de le lâcher sur le carrelage pour ne pas se brûler.

« Que proposez-vous ? » lâcha sèchement Alexandre de Broussouve.

« De changer le futur en changeant le passé. Imaginez avoir écrit votre roman il y a onze ans, avant d'avoir embauché Jean-Pierre Vailler. Imaginez que vous n'ayez pas voulu le publier à l'époque (vous aviez l'habitude de publier deux romans par an, pas trois) mais que vous l'ayez déposé chez un notaire de la région et que ayez retrouvé un exemplaire dans vos tiroirs récemment, comme Jean-Pierre Vailler à l'époque où il travaillait pour vous, que, l'âge et la paresse aidant, vous ayez décidé de le publier maintenant... Pour cela, il suffit d'imprimer votre texte avec un vieux logiciel et une imprimante antique comme l'une de celles qui sont dans

## **L e t e m p s   p e r d u**

ma cave et de revenir onze ans en arrière... Pour mes bons services, vous me confierez votre bateau et vous financerez le dépôt des brevets que je compte prendre. »

« Pourquoi mon bateau ? »

« C'est très simple. Le voyage déclenche des perturbations magnétiques importantes. C'est pour cela que mon laboratoire n'a pas résisté. En installant la machine sur votre voilier en bois, nous pourrons la mettre en route au large, sans aucun inconvénient. Les petites pièces métalliques ne poseront pas de problème tant qu'elles restent à l'intérieur du champ temporel. »

## Chapitre 4

« Bon, j'ai hâte de reprendre mes vacances » sourit enfin Alexandre de Broussouve en sautant à bord du petit voilier. C'était la première fois que Michel Gravois le voyait joyeux depuis qu'il le connaissait, depuis deux jours de leur vie, onze ans plus tard.

Un simple air interrogateur du chercheur suffit à déclencher les explications de l'écrivain, désormais très prolix et plaisantant à tout propos. Les deux hommes en profitèrent pour appareiller et quitter la petite baie discrète où ils avaient stoppé le navire.

« J'ai été voir le notaire chez qui j'ai acheté ma propriété. Il m'a fait comprendre que j'avais pris un sacré coup de vieux... Bien dix ans ! Mais il a enregistré mon dépôt comme de bien entendu et je l'ai payé en liquide en exigeant de lui la plus absolue discrétion, comme prévu, ce qui l'a un peu surpris... Bon, quand repart-on ? »

« Dès qu'on est hors de vue des côtes » lui répondit Michel Gravois disparaissant dans la cabine pour retourner mettre en route le générateur de champ temporel, calé contre la carlingue<sup>1</sup>. Les cadrans fixés à la va-vite près de la barre s'allumèrent, redonnant une date et une heure dix ans plus tard, quelques instants après leur départ vers le passé.

Le bateau profitait d'un joli vent. Il fut bientôt loin des côtes.

« Bonjour, chéri »

---

<sup>1</sup> Pièce de bois parallèle à la quille et renforçant la carène d'un bateau.

## Le temps perdu

La voix fit bondir Alexandre de Broussouve. Ludivine de Broussouve sortit très calmement de la cabine avec un sourire marquant son extrême satisfaction devant l'air éberlué de son mari. Michel Gravois la suivait et mit ses mains sur les hanches de la belle épouse.

« Comme tu as compris, je pense, Michel Gravois est mon amant. Lors d'un de ses voyages de test, il a remis un exemplaire de ton roman à Jean-Pierre Vailler en lui proposant de se venger de son licenciement. Il a publié volontiers ton livre chez un petit éditeur discret pour que personne ne s'aperçoive de rien et il a attendu. La vengeance est un plat qui se mange froid... »

« Mais pourquoi une mise en scène aussi complexe ? »

« Disons que je ne veux pas divorcer car j'ai pris l'habitude de ta fortune et de tes propriétés. Je ne veux pas non plus aller en prison. Donc, comment te tuer sans jamais être inquiétée, même si on retrouve ton cadavre ? En te tuant à une date antérieure au moment de notre rencontre alors que tu es en train d'écrire de nombreux romans, bien vivant... et en tenant compte de la prescription pénale de dix ans. Dans dix ans, tu auras juste disparu le surlendemain de l'appel de ton avocat et, moi, j'irai voir ton notaire pour l'interroger sur les propriétés où tu pourrais te cacher et pour lesquelles il aurait réalisé des actes. Je lui demanderai alors si tu n'aurais pas déposé quelque chose d'autre car je sais que tu avais fait un dépôt de ton roman mais tu avais oublié où. Il me donnera le livre. Je clouerais alors le bec à Jean-Pierre Vailler et je garderai le magot entier. »

## Le temps perdu

Elle sortit un revolver et n'attendit pas une réponse de son mari avant de tirer. Elle avait pleinement joui de l'exposé de son plan, cela lui suffisait. Le corps d'Alexandre de Broussouve tomba spontanément à l'eau sous l'effet de la balle qui l'avait frappé à bout portant.

Les deux amants s'embrassèrent puis Michel Gravois prit la barre. C'était la première fois qu'il voyait un homme mourir mais il était en vacances. Les embruns fouettaient son visage, lui rappelant son enfance, passée pas très loin d'ici, avant qu'il n'entreprenne ses longues études et ses non moins longues recherches.

Avec les brevets qu'il allait enfin pouvoir déposer, il serait bientôt riche.

« C'est étrange que tu n'ais jamais cherché à savoir ce que tu allais devenir ainsi que ton invention... Comme quoi les savants sont aussi de grands superstitieux » dit tout d'un coup Ludivine de Broussouve.

Il la regarda.

« Et pourquoi partagerais-je le magot ? Sans compter que, toi vivant et ton invention rendue publique, on pourrait tout comprendre. Et puis, voyager dans le temps peut poser d'incommensurables difficultés dans la vie de chacun... Si certains s'amuse à changer l'histoire, peut-être cesserais-je d'exister. »

Le chercheur comprit trop tard. Une balle se logea dans son front et son corps bascula dans la mer à son tour.

Elle appuya sur le bouton vert et le bateau disparut dans une tempête magnétique, laissant les deux cadavres du futur en nourriture pour les poissons.

## **Chapitre 5**

Ludivine de Broussouve était allongée sur la pelouse de sa propriété de Kermerlin, prenant le soleil et portant juste des lunettes noires. Il n’y avait personne qui pourrait admirer le corps parfait de la veuve encore jeune. Elle profitait du soleil et des odeurs de la mer que le vent côtier lui ramenaient. Ses vacances seraient éternelles.

Comme par réflexe, elle plongeait sa main régulièrement dans le paquet de caramels mous posé à côté d’elle et se mettait à mâcher. C’est elle qui avait donné cette détestable habitude à son défunt mari mais le cholestérol et les caries dentaires ne l’avaient pas achevé assez vite.

Il fallait tout de même qu’elle fasse attention, sinon elle ne resterait pas aussi sportive très longtemps. Or, elle adorait nager des heures dans l’océan, ce qui nécessitait une grande forme physique.

Elle relut avec plaisir pour la quinzième fois au moins l’article de journal qui expliquait que son mari avait été vu à la barre de son bateau, partant en mer le lendemain de l’appel de son avocat, pour ne jamais revenir. Ah si le grand homme s’était souvenu d’avoir déposé son manuscrit chez un notaire, il ne serait pas suicidé à cause des calomnies d’un plagiaire.

Finalement, le jugement prenant acte de la mort d’Alexandre de Broussouve allait sans doute pouvoir venir très vite, avant qu’on retrouve peut-être le bateau au

## **L e t e m p s   p e r d u**

fond de la mer, avec un gros trou dans la coque mais vide de toute trace de vie. Quant à l'invention de son ancien amant, il ne restait plus de trace depuis l'incendie mystérieux qui avait éclaté dans son atelier. L'exemplaire fixé à côté de la carlingue du navire coulé avait, lui, fini au fond de l'océan après avoir été correctement brisé en petits morceaux.

Ludivine de Broussouve plaça sur son visage le vieux chapeau de paille de son défunt mari : elle ne voulait pas y être trop bronzée car sa peau y était délicate. Et rien de pire qu'un coup de soleil mal placé pour vous empêcher de jouir de vacances, même éternelles.

Elle s'endormit, satisfaite.

## Le temps perdu

# Le malheur des uns

## Chapitre 1

Cette fois, l'obus n'était pas tombé loin. Le fragile plafond de bois avait failli s'écrouler. Les hommes présents avaient été noyés dans la poussière. Les lignes allemandes n'étaient qu'à quelques dizaines de mètres. La préparation d'artillerie en cours ne pouvait d'ailleurs signifier qu'une chose : l'attaque était imminente.

Elle tombait bien, d'ailleurs, cette attaque. Tout le monde avait dû se réfugier dans le petit abri, au milieu de la tranchée, et rester aux aguets, l'arme prête. Du coup, plus personne ne songeait à se poser des questions sur la présence de ce type décidément trop propre pour être honnête. Comment pouvait-il être d'apparence aussi civilisée dans cet environnement boueux ?

Il était là, dans l'abris, avec les autres. Il avait obéi aux ordres, comme les autres. Il avait placé sa baïonnette au bout de son fusil comme s'il avait fait ça tous les jours ces trois dernières années, presque comme tous les autres. Mais quelque chose clochait.

Le ciel était bleu. Quelle connerie la guerre ! Ils auraient pu tous se dorer au soleil... dans d'autres circonstances. Même si le soleil n'avait pas pu encore sécher toutes la gadoue. Le dernier orage ne datait que de quelques heures. Et les obus qui retournait sans cesse le terrain ne facilitait pas l'écoulement de l'eau vers des mares. Alors, tout restait stagnant. Surtout le sang. Le

## Le temps perdu

soleil qui commençait à chauffer amplifiait les odeurs, surtout de pourriture. De crasse, aussi.

Tout d'un coup, Julien, un sergent chef qui était à côté du type propre, comprit pourquoi quelque chose n'allait pas. Que ce type soit propre, sans gadoue. Bon. Admettons. Il venait de l'arrière, en renfort, après les pertes importantes des derniers jours. Mais même dans les réserves, personne ne perdait son temps à se parfumer comme dans un salon. Et ce type sentait quelque chose d'extraordinairement subtil. Ce n'était même pas une quelconque eau de Cologne à la lavande.

« Dis moi, comment tu t'appelles déjà ? » lui demanda Jucien.

« Moi, sergent ? » répondit-il

« Oui, toi »

« Marcus, sergent. »

« Marcus ? Mais tu sors d'où avec un nom pareil et ton accent des beaux quartiers ? »

Marcus n'eut pas le temps de répondre. Les cris avaient été lancés. Ils franchirent en un clin d'œil la faible distance qui les séparaient de la tranchée française. Les fusils tirèrent en désordre, des deux côtés. Les morts se multipliaient. Quelques blessés se traînaient un peu à l'écart avant d'être touchés de nouveau. Pas un n'allait survivre. Marcus le savait : il avait bien étudié les archives militaires.

Il tua deux allemands puis se cacha derrière un poteau. Là, il décida de prendre sa montre. Julien n'en crut pas ses yeux. Ce type avait une montre à gousset dans une tranchée et il ne trouvait rien de mieux que de regarder l'heure en pleine attaque. Pas de doute : c'était

## **L e t e m p s   p e r d u**

un traître qui voulait coordonner une trahison avec un élément de l'attaque... Mais ce court instant de distraction lui fut fatal : un soldat allemand ajusta son fusil et lui tira une balle en plein front.

## Chapitre 2

Elle marchait dans la rue, oubliant un instant la guerre grâce au ciel bleu. Après tout, très peu de bombes étaient tombées ici. Moins d'une douzaine en trois ans. Les B29 américains passaient souvent au dessus de la ville mais c'était en général pour détruire d'autres objectifs, bien plus loin. Il y avait d'ailleurs encore eu une courte alerte, le matin même, vers sept heures. Un bombardier était passé et était reparti, sans lâcher la moindre bombe. Sans doute avait-il connu un incident technique. Depuis quelques mois, elle aurait presque pu croire que la ville faisait peur aux puissants B29 tant ils s'évertuaient à l'éviter.

Tout d'un coup, elle s'arrêta, tétanisée. Elle venait de voir un occidental qui se cachait derrière une maison, dans une ruelle qu'elle avait empruntée pour revenir chez elle. Il avait vu qu'elle l'avait remarqué. Ils étaient seuls : personne ne s'était aventuré dans cet endroit. Crier ne servirait à rien. Sans doute était-il un pilote d'un avion abattu ayant réussi à sauter en parachute. Sans doute avait-il une arme. Et que pourrait faire une faible femme japonaise contre un occidental assoiffé de sang ? Il lui faudrait sans doute mourir. Mais avec honneur, sans un cri. Elle ne pourrait pas même fuir : la ruelle était droite durant plusieurs dizaines de mètres. Ses chaussures ne lui permettaient pas de courir : il l'aurait rejointe et tuée avant qu'elle ait pu atteindre la grande rue.

Il regarda autour de lui, vérifiant qu'ils étaient seuls, et se dirigea doucement vers elle. Il souriait et

## Le temps perdu

gardait les mains ouvertes. Il n'avait pas d'arme. Elle était estomaquée. Que voulait-il ? Se rendre ?

« Il est bientôt 8h14. Vous devriez vous mettre à l'abri » dit-il en japonais.

Elle resta bouche bée. Elle continua de l'observer en silence alors qu'il se plaçait le dos contre un mur solide qui protégeait une grande propriété. Puis il sortit une montre et se mit à la regarder nerveusement. Était-il devenu fou ?

Il sortit d'une poche de son curieux vêtement argenté, à peine dissimulé par une sorte de grand poncho noir, une cagoule brillante et il la mit sur sa tête. On ne voyait plus son visage. Tout juste devinait-on ses yeux derrière un verre fumé. Il mit des gants, prenant bien la précaution de garder sa montre toujours sous les yeux, un doigt sans arrêt posé sur le remontoir.

Un instant, elle fut distraite de son étonnement par les sirènes d'une nouvelle alerte. Des bombardiers qui passaient, sans aucun doute.

Il y eut un bruit terrible qui succédait à une lumière aveuglante. Une tempête de feu s'était levée. Elle se sentit brûler. Tout s'écroulait autour d'elle. Seul le mur où s'appuyait l'occidental tenait bon dans tout le quartier. Il était trop solide, même pour cette terrible tempête, ce feu de dragon.

Elle mourût en respectant la règle qu'elle s'était imposée : sans un bruit. Il ne restait d'elle qu'une ombre blanche sur le sol calciné.

Il décida qu'il valait mieux en rester là et il appuya sur le remontoir de sa montre avant que celle-ci ne fut plus utilisable.

## **L e t e m p s   p e r d u**

Le mur était toujours là. Il le serait encore plusieurs années plus tard. Il serait d'ailleurs souvent photographié tant sa persistance étonnera. Lui n'avait pas été détruit.

### Chapitre 3

Dans le salon, tous étaient assis sur de beaux fauteuils en cuir. Ils étaient en parfaite harmonie avec cet intérieur de grande bourgeoisie. Sur une table basse, des verres de cognac entouraient une bouteille du même breuvage sur laquelle on voyait une date : 1900, avec la mention « cuvée spéciale du vingtième siècle ». Au signal du maître de maison, chacun porta un toast et se mit à déguster le contenu de son verre.

« Alors, comment trouvez-vous ce cognac ? » demanda à la cantonade l'hôte, un homme entre deux âges mais déjà d'assez forte corpulence.

« Il n'a pas vieilli » dit, comme déçue, une jeune femme assez séduisante dont la jupe courte donnait quelques idées aux hommes présents.

« Bien sûr ! En provenance directe du bar du Titanic ! C'était un jeune cognac et il le reste donc. J'avais eu une autorisation pour la ramener. Comme tout a coulé, les services de sécurité ont estimé qu'il n'y avait aucun danger particulier... »

« Il est très bon, tout de même » le complimenta Marcus.

« Et vous, mon cher Marcus, où avez-vous été, finalement ? »

« J'ai fait deux voyages dont je dois admettre n'avoir rien rapporté. Un bref séjour dans une tranchée française durant la guerre de 1914-1918 et un encore plus bref au matin du 6 août 1945 à Hiroshima. »

## Le temps perdu

« Pas mal, question émotions fortes... » dit un autre.

« Tout cela n'aura qu'un temps. Il vaut mieux en profiter pendant que c'est possible. Je pense que sous peu nous ne pourrons plus faire de tels voyages » soupira Marcus.

« Auriez-vous été dans l'avenir pour faire de telles prédictions ? » sourit l'hôte.

« Non, bien sûr. Vous savez que c'est techniquement impossible. On reste accroché à son époque et on ne peut pas « monter » autrement que pour y revenir, très exactement au moment de son départ. D'ailleurs, avant mon premier voyage, j'avais du mal à croire à la réalité du phénomène puisque le voyageur ne disparaît pas : il part et revient au même endroit, au même instant. Seule sa position a changé, comme instantanément, la main toujours crispée sur le chronokine, en général dissimulé sous la forme d'une montre... »

« Alors, où est le problème ? »

« Vous savez que, déjà, il est devenu pratiquement impossible d'aller dans l'antiquité égyptienne. Bethléem et Jérusalem sont interdits sur un siècle, au début de l'ère chrétienne et quelques dizaines d'années avant. Il en est de même de l'Arabie du septième siècle. Et les zones interdites se multiplient chaque jour... »

« Je vois ce que vous voulez dire. On ne peut pas prendre le risque d'avoir plus de touristes que d'autochtones à un moment donné, surtout si ce moment est historique. »

## **L e t e m p s   p e r d u**

« Et il y a bien plus de morts ou de futurs vivants que de vivants à un moment donné. Le problème est là. Nous sommes trop nombreux par rapport à ceux que nous voulons visiter sans modifier en rien notre propre passé. »

« Alors trinquons une fois encore à nos beaux voyages. Bientôt, alors, nous serons réduits à revenir aux bonnes vieilles méthodes : les jeux de simulation ! Finis les vraies émotions fortes ! » soupira le maître de maison, esquissant un sourire de regret.

Tous burent de ce cognac qui avait été destiné aux riches passagers du Titanic pour sa croisière inaugurale.

## **L e t e m p s   p e r d u**

# Nostalgie de la volupté

## Chapitre 1

Il avait encore un peu de mal à s'y faire. Mais l'odeur de la rigole d'eau usée, qui coupait la rue au milieu, ne le dérangeait presque plus. Cet égoût à ciel ouvert était l'élément le plus répugnant de cette époque par ailleurs absolument répugnante. Du moins c'était son avis. Le plus désagréable restait cependant de devoir marcher vers le centre de la rue lorsqu'il fallait laisser passer quelqu'un se tenant « sur le haut du pavé ». Il demeurait parfois un peu sujet à des accès brusques de nostalgie d'un temps où cette expression n'était que figurée.

L'hygiène était partout lamentable. Pas une bouche ne semblait pouvoir exister sans qu'il y manqua au moins deux ou trois dents et qu'une haleine fétide ne s'en échappât à chaque fois qu'elle s'ouvrait. Les odeurs des corps, de même, le répugnaient.

Malgré tout, c'était ici et à cette époque là qu'il avait choisi, une nouvelle fois, de venir. Il venait pour s'encanailler. Il venait ressentir l'effet euphorisant de cette crasse qui brisait toute son éducation, tous ses préceptes de bonnes mœurs. Il venait chier sur les bonnes mœurs.

## Le temps perdu

La rue était répugnante, les gens qu'il croisait étaient répugnants, l'endroit où il allait était répugnant. Mais elle, elle ne l'était pas. Elle était à la fois le charme qu'il voulait et la douceur d'une jeune femme à la douce odeur de lait et de composition florale subtile.

Contrairement au début de ses pérégrinations, désormais, il ne s'attardait plus dans cette ville à cette époque. Il venait, apparaissant dans un endroit discret. Il faisait ce qu'il avait à faire. Et puis il repartait du même endroit. Le service de police temporelle commençait à le regarder de travers mais, jusqu'à présent, ne s'était pas opposé à ses voyages.

Le plus difficile, finalement, c'était de bien cacher le chronokine. Ces abrutis de fonctionnaires formalistes de la police temporelle veillait que tous ses papiers fussent bien correctement remplis mais ils n'avaient pas eu l'idée d'exiger que les chronokines pussent prendre la forme d'autre chose qu'une montre. Aux époques où les montres n'existaient pas, il fallait donc s'en servir comme d'un bijou. Et lorsqu'un homme n'était pas sensé avoir un bijou, eh bien, il fallait le cacher.

S'il ne revenait pas, la police temporelle saurait le retrouver : avant tout voyage, on plante dans chacune des poitrines des chrononautes un émetteur permettant de le localiser. De temps en temps, il arrivait qu'il fut nécessaire de porter secours à quelque touriste menacé du bâcher pour prophéties diaboliques et diverses autres incriminations. Ces imprudents ne parviendraient plus jamais à obtenir un permis de voyager dans le temps.

Du coup, il ne restait que des gens sérieux et prudents.

## **L e t e m p s   p e r d u**

Il dut s'écarter au plus vite : une mégère venait de jeter le contenu de son pot de chambre par sa fenêtre du troisième étage. Il avait failli tout prendre sur la tête. Certains gamins avaient failli rire. Tous les autres avaient détourné la tête. Tous sentaient que cet homme qui marchait au milieu d'eux, habillé avec de belles étoffes, n'était pas n'importe qui.

Inutile de risquer des ennuis en se moquant d'un homme de qualité.

## **Chapitre 2**

La distance entre l'endroit d'émergence et la sorte d'hôtel où il se rendait était assez importante pour qui n'avait plus l'habitude de marcher. Enfin, il y parvint. La lanterne rouge était allumée et les volets clos : l'endroit était ouvert.

Il poussa la porte et entra.

La propriétaire des lieux se précipita vers lui en faisant assaut d'amabilités à l'égard de l'un de ses meilleurs clients. Il résista à l'envie de vomir à la vue de cette grosse bonne femme à qui il manquait une dizaine de dents et dont les rides devaient bien contenir quelques tonnes de substances nauséabondes.

Il sortit une pièce d'or, comme d'habitude, et la jeta en l'air vers la grosse femme, la maintenant ainsi à bonne distance. Elle était toujours aussi habile pour attraper quelque chose précieuse au vol. La pièce ne tinta nulle part mais fut absorbée par les deux mains qui s'étaient refermées sur elle. La tenancière sourit, s'inclina avec déférence et montra d'un large geste bien ample le salon.

Dans la pièce, cinq divans étaient rassemblés en cercle. L'un était vide mais les quatre autres contenaient chacun une fille aux tenues étonnantes pour l'époque, par leur impudeur. Selon les critères autochtones, elles étaient presque nues. A une autre époque, elles auraient simplement mis une tenue d'été. Et sans compter que les plis des vêtements étaient amples. Rien de collant, de moulant ou mettant délicatement en valeur quelque charme. Non, c'était du charme à l'état brut.

## Le temps perdu

C'était ça qu'il venait chercher.

Toutes les filles s'étaient tournées vers le visiteur en souriant. Mais, désormais, toutes savaient ce qu'il allait faire, comme à chaque fois. Toutes se rallongèrent avec langueur dans leur divan, sauf une. Elle trépignait d'impatience, souriant plus que de raison.

Il fit le geste attendu. Elle se leva et vint le rejoindre. Elle lui prit la main et l'emmena à l'étage, dans une chambre contiguë à celle d'une de ses consoeurs, celle qui manquait en bas, et qui sortait précisément à cet instant, accompagnant quelque bourgeois abruti par l'alcool d'un mauvais vin. Elle referma la porte.

« Je vous attendais, Monseigneur... J'aime ce métier plus que tout au monde, comme je vous l'ai dit. J'aime les hommes rustauds tels qu'on les trouve ici. Mais j'aime votre compagnie plus que tout. J'aime ce charme discret, votre propreté impeccable, votre douce odeur, la souplesse de vos mains... J'aimerais tant que vous m'emmeniez, quelquefois... »

Il rougit un peu mais continuait de se déshabiller. Il lui avait déjà dit à quel point il aimait sa peau de pêche qui la rendait si différente de ses consoeurs.

Mais, alors qu'il posait son vêtement sur une chaise, quelque chose ne parvint pas à rester dans la poche et tomba lourdement sur le parquet avant de rouler sous le lit. Elle fut prompte à vouloir rendre service et se précipita pour retrouver l'objet à tâtons. Il était blême, sachant bien ce qui était tombé. La fille le ressortit de sous le lit et le regarda avec une grande surprise.

« C'est... C'est un bijou de famille... » dit-il.

## **L e t e m p s   p e r d u**

« Un chronokine » répondit-elle doucement alors qu'on sentait des larmes de déception se nouer dans sa gorge.

# Traumatisme d'enfance

## Chapitre 1

Pierre se leva sans difficulté. Il appuya sur le gros bouton de son réveil et, aussitôt, les piailllements d'oiseaux synthétiques s'arrêtèrent. Il avait bien dormi et le soleil brillait dans le ciel bien qu'il ne soit que sept heures. Il le voyait au travers des étoffes épaisses qui couvraient la fenêtre. Depuis qu'il avait sept ans, il mettait un point d'honneur à se lever tout seul sans que sa maman vienne le chercher. L'âge de raison, ça compte. Et, bientôt, il aurait huit ans. Il se demandait bien ce qu'il allait devoir faire de plus lorsque son prochain anniversaire arriverait. Il décida d'ouvrir seul, pour la première fois, les lourds rideaux en actionnant le système de cordes coulissantes, comme il avait vu sa mère faire tant de fois. Le soleil apparut soudain dans toute sa luminosité. Il brillait bien mais il était encore rouge et très bas. Lui aussi se levait.

Pierre descendit dans la cuisine. Sa maman l'embrassa. Il entendait son père chanter en se rasant, dans la salle de bains. Le petit déjeuner de Pierre l'attendait. Un grand bol de chocolat chaud fumait à côté de pain grillé tartiné. Sa maman préférait encore éviter qu'il ne manipule trop un couteau. Elle le laissait couper sa viande mais, le matin, Pierre trouvait toujours ses

## Le temps perdu

tartines beurrées en se levant. Il déjeuna seul tandis que sa maman rangeait la maison.

Quand il sortit de la salle de bains, son père vint embrasser Pierre. Il sentait bon comme tous les jours. Puis il mit son manteau, dit au revoir à Pierre et alla dans l'entrée. La mère de Pierre prit le prétexte de fermer au verrou derrière lui pour le rejoindre avec un petit sourire. Pierre savait que sa mère, comme tous les matins, embrasserait son père sur la bouche. Il les avait suivis un matin. Beurk. C'était dégoûtant. Il avait bien essayé une fois avec sa copine Géraldine mais c'était vraiment répugnant. Géraldine avait été d'accord. Et ils avaient décidé de ne pas recommencer, ni d'en parler à quiconque. Pas même à cet imbécile de Hubert qui prétendait avoir couché avec fille. En fait, tout le monde savait bien que Hubert avait partagé sa tente, durant ses vacances, avec sa cousine de quinze ans, mais qu'ils avaient chacun un sac de couchage. Personne ne rappelait ce détail car Hubert était le garçon le plus fort de la classe et il n'aimait pas qu'on insiste trop sur ce point là...

## **Chapitre 2**

Il faisait froid mais Pierre était bien couvert. Il était un peu en avance et très joyeux. Il sautillait sur le chemin de l'école. Sa maman l'avait embrassé puis était parti en voiture. Le quartier était sûr, l'école n'était en plus qu'à pas même deux cents mètres. Mais y aller en voiture nécessitait de faire un grand détour à cause des sens interdits nombreux dans ce quartier pavillonnaire où les habitants tenaient à leur tranquillité. Depuis qu'il avait sept ans, Pierre avait insisté pour y aller à pieds. Sa maman avait un peu hésité. Les premières fois, Pierre savait bien qu'elle l'avait suivi discrètement mais, maintenant, elle avait confiance.

Pierre s'engagea dans un jardin public. L'école était juste de l'autre côté du jardin, au bout d'une impasse qui s'arrêtait aux grilles. D'autres enfants traversaient la pelouse car venant d'autres parties du quartier mais, lui, il était sur la grande allée bordée de bancs.

D'habitude, il n'y a personne sur ces bancs à cette heure ci.

### Chapitre 3

« Pierre ! »

Pierre s'arrêta. Il avait bien vu qu'il y avait un monsieur assis sur le banc devant lequel il venait de passer mais il n'y avait pas vraiment fait attention. C'est pourtant ce monsieur qui venait de l'appeler par son nom. Il en était sûr. Il se retourna.

L'homme le regardait tout en restant assis. Il souriait.

« Pierre ? Tu viens t'asseoir à côté de moi ? »

« Pourquoi ? Ma maman m'a dit qu'il ne fallait pas s'arrêter pour parler à des inconnus » répondit Pierre.

« Ta maman a bien raison mais, en fait, je ne suis pas tout à fait un inconnu ».

Pierre le regarda avec attention. En effet, il ressemblait vaguement à son papa, sauf la coiffure. Et son imperméable. Ce monsieur était mieux habillé, comme s'il était riche.

Intrigué, Pierre s'approcha mais il garda une certaine distance pour empêcher l'homme de l'attraper sans devoir au préalable se lever.

« Pierre, je voudrais te poser une question. Une question qui va peut-être te sembler idiote mais, quand tu grandiras, tu comprendras que c'est très important. Et plus tu comprendras que c'est important, moins tu sauras répondre à la question. Alors, c'est pour ça que je suis revenu ici, dans le passé, pour me poser la question quand j'étais toi... »

## Le temps perdu

Pierre ne comprenait pas bien ce que voulait l'homme. Il l'écoutait, immobile, en restant sur ses gardes.

« Vous voyagez dans le temps ? » demanda Pierre.

« Oui » répondit l'inconnu.

« Mais papa et maman m'ont toujours dit que c'était impossible ! »

« Ton papa et ta maman ont raison aujourd'hui mais, plus tard, ça va changer. On pourra le faire. Tu sais, il y a un siècle, aller dans l'espace semblait impossible. Mais tu sais bien que, déjà de ton temps, des hommes sont allés là-haut. Eh bien, c'est pour tout pareil... On appelle ça le progrès. Certaines grandes personnes s'en désolent, d'autres s'en réjouissent, mais c'est comme ça ! »

« Le progrès ? »

« Oui. »

« Ah. »

« Maintenant, Pierre, je voudrais te poser une question. Je peux te poser une question ? »

« Une seule ? »

« Oui. Mais elle est très importante pour moi. »

« D'accord. »

« Voilà : c'est quoi l'important, pour toi, dans la vie ? »

« C'est ça votre question ? » se moqua Pierre. Il ne savait pas si c'était très poli mais il pouffait. Il ne pouvait pas s'en empêcher. C'est idiot cette question.

« Oui » répondit gravement le monsieur, qui semblait mécontent.

## **L e t e m p s   p e r d u**

« Et c'est parce que vous avez perdu la réponse que vous voyagez dans le temps ? »

« Oui »

« Alors moi, jamais je ne voyagerai dans le temps. C'est trop idiot ! »

L'homme fut éberlué mais disparut aussitôt. Pierre se demanda pourquoi il s'était arrêté auprès de ce banc. Il n'y avait rien. Il se souvenait juste qu'il ne fallait pas qu'il voyage dans le temps. C'est idiot : on ne peut pas le faire. Papa et maman l'ont dit plein de fois. Pierre vit Géraldine auprès de l'école. Il courut pour la rejoindre.

## **Chapitre 4**

« Ce week-end, je suis allé en Egypte au temps des pharaons. J'ai vu Amèntonfils III... »

« C'est Aménophis III, Géraldine » corrigea Pierre en soupirant. Cette fille est vraiment une idiote. Comment a-t-il pu l'épouser ?

« Mais comment le sais-tu ? Tu y étais, toi, en Egypte ? » rétorqua Géraldine.

Pierre ne répondit rien. Il se contenta, comme à chaque fois que Géraldine étalait son inculture, de montrer, en soupirant, la bibliothèque.

« Ah, oui, les livres ! Les livres ! Les livres ! Monsieur les aime, ses livres ! »

Elle était repartie pour une bonne demi-heure selon l'estimation de Pierre. Stupide, inculte, ne reconnaissant jamais ses erreurs, hystérique... Mais, bon Dieu, pourquoi l'avait-il épousée ? Oui, bon, d'accord, ils se connaissaient depuis l'école primaire. Ils s'étaient embrassés quand ils avaient sept ans. Sans beaucoup aimer ça, s'il se souvient bien. Mais il y a prescription, depuis le temps !

« Mais voyager dans le temps, ça, Monsieur ne veut pas. »

Ca y était, elle était arrivée au nœud gordien ! Et en un temps record, sans jeu de mot. En effet, Pierre refusait de voyager dans le temps. Et il n'arrivait pas à comprendre pourquoi. Depuis qu'il était tout gosse, bien avant que ça ne soit possible, il avait toujours détesté les aventures de chrononautes. Même les films.

## **L e t e m p s   p e r d u**

Et puis, lorsque le voyage dans le temps était devenu possible, il avait d'abord été sceptique sur la réalité du phénomène. Lorsque des amis se mirent à voyager, il fut bien obligé d'admettre que c'était possible. Mais il se sentait venir des sueurs froides dès qu'il approchait d'une agence de voyages dans le temps. Alors Géraldine avait fini par voyager seule ou avec des amis. Mais elle demeurait une parfaite idiote.

## Chapitre 5

« Cher monsieur... »

Pierre n'aimait pas quand son psychanalyste commençait une phrase comme cela. D'autant qu'il ne pouvait que l'imaginer se croiser les doigts, se faire craquer les articulations, porter sa main devant sa bouche avant de tousser pour s'éclaircir la voix. Pierre était allongé sur le divan et son psychanalyste était assis derrière lui.

« En général, les personnes qui viennent ici ont des problèmes très différents les uns des autres mais les symptômes sont globalement les mêmes : des angoisses, des choses comme ça. Votre divorce s'est plutôt mal passé et je comprendrais que, en lui-même, il soit la raison de votre visite. Mais votre problème remonte à votre enfance me dites-vous... »

« En fait, je crois que j'ai deux problèmes. Je suis allergique à l'idée même de voyager dans le temps, cela depuis que je suis tout enfant, d'aussi loin que je me souviens... »

« Alors même que le voyage dans le temps n'existait pas. Très intéressant... Continuez... »

« Et, depuis ma dépression qui a suivi mon divorce, je me pose beaucoup de questions... Du genre : à quoi sert la vie que je mène ? Tout ça. Le plus terrible est que j'ai l'impression que les enfants le savent puisqu'ils ne sont pas tourmentés. Que moi-même je le savais quand j'étais enfant. »

## **L e t e m p s p e r d u**

« Alors, j'ai un seul conseil. Surmontez votre phobie et allez demander à l'enfant que vous étiez une réponse à ces questions. »

Pierre prit l'engagement de le faire avant sa prochaine consultation.

# Châtiment et crime

## Chapitre 1

L'homme semblait pourtant bien ordinaire. Calme. Propre. Sage. François avait du mal à assimiler le monstre qu'il avait imaginé avec cet homme là, qui avait les menottes aux poignets, à quelques mètres de lui.

« Les tests ADN ont démontré que cet homme est bien le coupable » dit le juge d'instruction.

François regarda le juge. Il opina de la tête. Puis il regarda l'homme. Celui-ci baissa la tête, regardant ses chaussures, fuyant le regard de François. François sut dès lors que cet homme était le coupable. Et son regard devint brutal. Sauvage. Rempli de haine.

Mais François ne bougea pas. Il ne frémit pas. Il se remit à lire le rapport qu'il avait en mains. Pour la trentième fois au moins. Mais ses mains ne tremblaient plus. Même à la lecture des horreurs que ce document contenait. Une liste d'horreurs plus abominables les unes que les autres.

## Chapitre 2

L'homme avait été condamné rapidement. François était resté digne. Il avait refusé de commenter, de parler à la presse, même pour dire sa satisfaction. Depuis le jour où « cela » était arrivé, François restait le plus souvent silencieux. Silencieux mais digne. Son regard était plus dur. Mais il était toujours digne.

Il avait repris son travail. Son congé maladie ne pouvait pas s'éterniser. Son employeur n'avait pas posé de question mais plus d'un an de congé, c'est beaucoup. François avait eu du mal à remettre les pieds au bureau. Les premiers jours avaient été durs. Ses collègues firent tout ce qu'ils pouvaient pour être gentils. C'était ça aussi, surtout peut-être, qui le mettait mal à l'aise. On le regardait comme un handicapé. Comme quelqu'un de fini. Comme quelqu'un qui ne serait plus jamais celui qu'il avait été. Et c'était vrai que plus jamais il ne serait François le joyeux. Plus jamais.

L'argent des assurances avait couvert le « préjudice » estimé selon les barèmes officiels. L'homme qui était coupable du malheur ne pouvait évidemment pas payer autant d'argent. D'une certaine manière, François était riche. Il avait pu payer son avocat et même rembourser le crédit pour son appartement. Pour son grand appartement. Pour son trop grand appartement.

Comme il gagnait bien sa vie, mais qu'il ne dépensait plus guère, il devint même encore plus riche. Et solitaire.

## Le temps perdu

Il avait besoin de vraies vacances, lui avait-on dit. Qu'il sorte un week-end. Il y avait même des promotions sur les voyages dans le temps à l'époque des dinosaures.

François n'avait jamais voyagé dans le temps. C'était là un loisir impossible pour une famille ayant son niveau de vie. Mais, maintenant qu'il était seul... Il se décida et, un week-end, décida de partir une semaine au Mésozoïque. L'un des grands avantages du voyage dans le temps était de pouvoir ainsi partir longtemps sans s'absenter réellement de sa propre époque : on revenait à l'instant même de son départ !

Ah, voir un tyrannosaure se battre avec un tricératops. Oui, il avait pu oublier ses malheurs, bien à l'abri dans son véhicule à coussin d'air qui flottait sur la savane.

### Chapitre 3

François retrouvait le sourire depuis qu'il se prenait, de temps en temps, des congés temporels. Il redevint, petit à petit, le François joyeux tant apprécié de ses collègues. Tout le monde oublia ses malheurs. Même lui, croyait-on. Il avait voyagé dans la préhistoire, dans l'antiquité, au Moyen-Age, dans les débuts de l'ère industrielle...

Mais il n'oubliait pas. Il avait simplement appris à vivre avec. Sauf le soir. Le soir, il rentrait dans son immense appartement. Il se couchait dans son grand lit froid, seul. Parfois même, il allait dans la petite chambre d'à côté. Sa mère l'avait persuadé de vider la pièce. Cette chambre était donc vide, il n'y avait plus rien à y voir. Pourtant François revenait et croyait retrouver ses heureuses années. Mais il ne retrouvait que des grosses larmes coulant abondamment sur ses joues.

Un soir, il prit sa résolution.

Il avait débuté ses voyages très loin dans le passé et s'était progressivement rapproché de l'époque actuelle. Le chargé de clientèle ne fit donc aucune objection au fait qu'il cherche à voyager dans une époque assez récente, cinq ans auparavant. C'était au début de son mariage. Il se crut obligé de le préciser. Le chargé de clientèle lui rappela que la loi était stricte : il n'avait pas le droit d'interférer avec le passé. En particulier, chercher à entrer en contact avec lui-même dans son propre passé pouvait être dangereux. François sourit. Il confirma qu'il savait.

## Chapitre 4

L'homme était là, assis sur un banc du jardin public. Il ressemblait à un bon bourgeois ordinaire. Il fumait calmement une cigarette. A cette époque, c'était encore légal en public. A cette heure tardive, alors que le parc allait bientôt fermer, François et lui étaient seuls dans le square. Plus tôt, dans la journée, François était allé voir son appartement. Oh, de loin, bien sûr. Mais il avait pleuré en voyant sa femme et sa fille sortir dans la rue.

Il savait que l'homme avait ses habitudes dans ce square, depuis très longtemps. Mais la fille de François était encore trop petite pour venir y jouer avec sa mère.

François s'approcha de l'homme. Celui-ci leva la tête avec étonnement. Il n'avait guère l'habitude d'être ainsi dévisagé par un parfait inconnu.

« On se connaît ? » demanda-t-il avec une légère irritation dans la voix.

« Pas encore » répondit François en sortant un revolver de sa poche, et en le tenant avec un gant chirurgical afin de ne pas laisser d'empreinte. Il avait acheté l'arme l'après-midi même dans une banlieue peu recommandable auprès d'un type qui s'était fait arrêté ensuite, expliquant où, combien et comment il vendait ses revolvers lors de son procès.

L'homme eut sans doute peur. Pas très longtemps. Les gardiens du square entendirent deux ou trois détonations. Avec l'écho, nul n'est jamais très sûr... L'homme avait été tué. Mais François avait appuyé sur le

## **L e t e m p s   p e r d u**

déclencheur de son chronokine après avoir lâché son arme et rangé son gant dans sa poche.

Les gardiens du square trouvèrent le revolver. Ils trouvèrent le cadavre. La police fut appelée mais il n'y avait aucun indice, aucun mobile. La victime n'avait pas d'ennemi connu. C'était un bon père de famille. Il fut pleuré par sa femme, ses enfants, tous ses amis. La ville entière s'inquiéta qu'un meurtre ait eu lieu dans le square si tranquille. Et puis on oublia.

## Chapitre 5

Sa fille vint réveiller François.

« Maman est déjà levée ! Elle a préparé le petit déjeuner ! »

François grogna mais il était heureux. Jamais cette journée n'aurait dû commencer comme cela. Mais il avait jeté le gant chirurgical dans une poubelle publique en revenant de son voyage dans le temps. En rentrant, sa femme lui demanda où il était allé. Il ne répondit pas vraiment, se contentant d'expliquer qu'il était allé se promener.

« Tiens, je vais aller au parc avec notre fille. Il fait beau. Tu veux venir ? »

François déclina la proposition. Il ne voulait plus aller dans le parc.

Ils étaient à peine partis qu'on sonna. François alla ouvrir. Deux policiers entouraient un troisième homme. Les policiers avaient brandi leur badge. L'un demanda s'ils pouvaient entrer. François s'écarta et leur fit signe de se diriger vers le salon. Quand ils furent tous les trois passés, il referma la porte et alla les rejoindre. Il les pria de s'asseoir mais l'homme qui n'était pas un policier déclina l'invitation. Aucun ne s'assit.

C'est cet homme là qui prit alors la parole.

« Monsieur, vous êtes coupable de meurtre. Et pas n'importe quel meurtre. Le meurtre de celui qui allait violer et tuer votre petite fille et votre femme. »

## Le temps perdu

François s'assit, au bord de l'évanouissement. L'homme sourit. L'attitude de François était un aveu. Les policiers se placèrent autour de François. Le troisième homme lui fit au contraire face.

« Notez bien que je vous comprends... Sans doute aurais-je eu la tentation de faire de même dans une situation similaire. La tentation, vous pouviez l'avoir. Mais y céder est interdit. Vous le saviez. Combien de fois n'a-t-on pas envie de tuer ? Cet imbécile qui chante à tue-tête dans l'appartement d'à côté à trois heures du matin. Pan. C'est si simple. Si définitif. Le chauffard qui m'a abîmé ma voiture. Pan. La mégère que j'ai épousée... »

« Non. Pas ma femme. Ma femme est douce. Elle est bonne. Jamais, jamais je ne pourrais... » cria François en se relevant.

L'homme sourit. François se rassit, les yeux humides.

« Mais l'homme qui a tué votre bonheur... L'homme qui a sali ce qui était le plus précieux de votre vie... Lui, vous pouviez le tuer. Peut-être même vous êtes vous dit que vous deviez le tuer. Œil pour œil, dent pour dent... »

« J'ai sauvé ma fille et ma femme ! Ce n'était pas de la stupide vengeance ! »

« Mais vous auriez pu simplement être là quand il a agressé celles qui vous étaient chères. Être là et l'empêcher. Non, il fallait que vous le tuiez. Vous les sauvez mais vous vous vengez aussi. Admettez-le. »

François se tut.

## **L e t e m p s   p e r d u**

« Œil pour œil, dent pour dent, cela marche toujours, vous savez. La nouvelle loi prévoit les cas comme les vôtres. Nous allons donc vous éliminer. »

« Mais la peine de mort n'existe plus... »

« Je n'ai pas dit qu'on allait vous tuer, sauf à l'état d'embryon » dit l'homme en sortant un chronokine.

« Mais si je n'ai jamais existé, jamais ma fille... »

« En effet. C'est triste pour cette petite fille... Mais votre femme n'aura pas à se promener dans le parc, si cela peut vous rassurer. »

## Le temps perdu

# La vraie mort de Sherlock Holmes

## Chapitre 1

Depuis son enfance, Gwendoline lisait des romans policiers des siècles passés. Elle adorait Sherlock Holmes et Hercule Poirot. Elle admirait leur intelligence, leur faculté de déduction, leur instinct si sûr. Lorsqu'elle avait dû choisir un métier, celui d'enquêtrice fut une évidence. Elle ne fit aucun cas des « Tu sais, le métier a changé depuis le dix-neuvième siècle... » que ses amis, ses parents et ses professeurs lui serinèrent.

Elle commença par étudier le Droit. Pour attraper ceux qui ne le respectent pas, il faut en effet d'abord le connaître... De plus, elle veillait à rester sportive : les voleurs courent vite ! Elle s'entraîna aussi au tir dans un stand. Bref, quand le concours d'entrée dans l'école de police arriva, Gwendoline était prête.

Elle arriva première.

Le temps perdu

**Retrouvez la suite**  
**en achetant cet**  
**ouvrage**

**<http://www.pierrebehel.com/oeuvres/science-fiction-et-fantastique/48-le-temps-perdu-ne-est-pas-pour-tout-le-monde>**

## Table des matières

<u>AVANT PROPOS.....</u>	<u>5</u>
<u>VACANCES PLAGIÉES.....</u>	<u>9</u>
CHAPITRE 1.....	9
CHAPITRE 2.....	12
CHAPITRE 3.....	14
CHAPITRE 4.....	17
CHAPITRE 5.....	20
<u>LE MALHEUR DES UNS.....</u>	<u>23</u>
CHAPITRE 1.....	23
CHAPITRE 2.....	26
CHAPITRE 3.....	29
<u>NOSTALGIE DE LA VOLUPTÉ.....</u>	<u>33</u>
CHAPITRE 1.....	33
CHAPITRE 2.....	36
<u>TRAUMATISME D'ENFANCE.....</u>	<u>39</u>
CHAPITRE 1.....	39
CHAPITRE 2.....	41
CHAPITRE 3.....	42
CHAPITRE 4.....	45
CHAPITRE 5.....	47
<u>CHÂTIMENT ET CRIME.....</u>	<u>49</u>
CHAPITRE 1.....	49

## Le temps perdu

CHAPITRE 2.....	50
CHAPITRE 3.....	52
CHAPITRE 4.....	53
CHAPITRE 5.....	55
<b><u>LA VRAIE MORT DE SHERLOCK HOLMES.....</u></b>	<b>59</b>
CHAPITRE 1.....	59
CHAPITRE 2.....	60
CHAPITRE 3.....	63
<b><u>ARGUMENTS D'AUTORITÉS.....</u></b>	<b>65</b>
CHAPITRE 1.....	65
CHAPITRE 2.....	68
CHAPITRE 3.....	70
<b><u>SOUVENIRS.....</u></b>	<b>73</b>
CHAPITRE 1.....	73
CHAPITRE 2.....	75
<b><u>PLAISIR INCOGNITO.....</u></b>	<b>77</b>
CHAPITRE 1.....	77
CHAPITRE 2.....	79
CHAPITRE 3.....	81
<b><u>FATALITÉ COUPABLE.....</u></b>	<b>83</b>
CHAPITRE 1.....	83
CHAPITRE 2.....	85
CHAPITRE 3.....	87
<b><u>CAS DE CONSCIENCE HISTORIQUE.....</u></b>	<b>89</b>
CHAPITRE 1.....	89
CHAPITRE 2.....	93

## Le temps perdu

CHAPITRE 3.....	94
<b><u>NAISSANCE D'UN DIEU.....</u></b>	<b>95</b>
CHAPITRE 1.....	95
CHAPITRE 2.....	96
CHAPITRE 3.....	97
<b><u>PORNOCLASTIE.....</u></b>	<b>99</b>
CHAPITRE 1.....	99
CHAPITRE 2.....	101
CHAPITRE 3.....	103
<b><u>ATTILA LE HUN.....</u></b>	<b>108</b>
CHAPITRE 1.....	108
CHAPITRE 2.....	109
CHAPITRE 3.....	110
<b><u>PLUS DURE EST LA CHUTE.....</u></b>	<b>113</b>
CHAPITRE 1.....	113
CHAPITRE 2.....	115
CHAPITRE 3.....	117
CHAPITRE 4.....	119
CHAPITRE 5.....	121
<b><u>ALERTE.....</u></b>	<b>123</b>
CHAPITRE 1.....	123
CHAPITRE 2.....	124
CHAPITRE 3.....	125
<b><u>LE TEMPS VRAIMENT RETROUVÉ.....</u></b>	<b>127</b>
CHAPITRE 1.....	127
CHAPITRE 2.....	129

# Le temps perdu

CHAPITRE 3.....	130
<b><u>SIMPLE VÉRIFICATION.....</u></b>	<b>131</b>
CHAPITRE 1.....	131
CHAPITRE 2.....	132
CHAPITRE 3.....	136
<b><u>BIOGRAPHIE AUTORÉALISATRICE.....</u></b>	<b>139</b>
CHAPITRE 1.....	139
CHAPITRE 2.....	140
CHAPITRE 3.....	142
<b><u>HEUREUX JUSQU'À LA FIN.....</u></b>	<b>143</b>
CHAPITRE 1.....	143
CHAPITRE 2.....	145
CHAPITRE 3.....	146
<b><u>PAS DE PANIQUE !.....</u></b>	<b>149</b>
CHAPITRE 1.....	149
CHAPITRE 2.....	151
<b><u>ANTICIPATION INTELLECTUELLE.....</u></b>	<b>153</b>
CHAPITRE 1.....	153
CHAPITRE 2.....	155
CHAPITRE 3.....	157
CHAPITRE 4.....	158

## Le temps perdu